

J'ai vu...



LA MOISSON EN 1916

Les femmes, elles aussi, travaillent à la victoire...

F.P. 47



AU SUD DE MAUREPAS : LES GRENADIERS A L'OUVRAGE

« Nous avons progressé à la grenade », c'est ce qu'on lit chaque jour dans le communiqué officiel. Trop souvent on n'attache pas à ces mots l'importance qu'ils méritent, car ce sont les grenadiers qui font le plus rude travail. Marchant les premiers, lançant leurs grenades avec une dextérité, une précision inouïes, ils contraignent l'adversaire à se déterrer, à moins

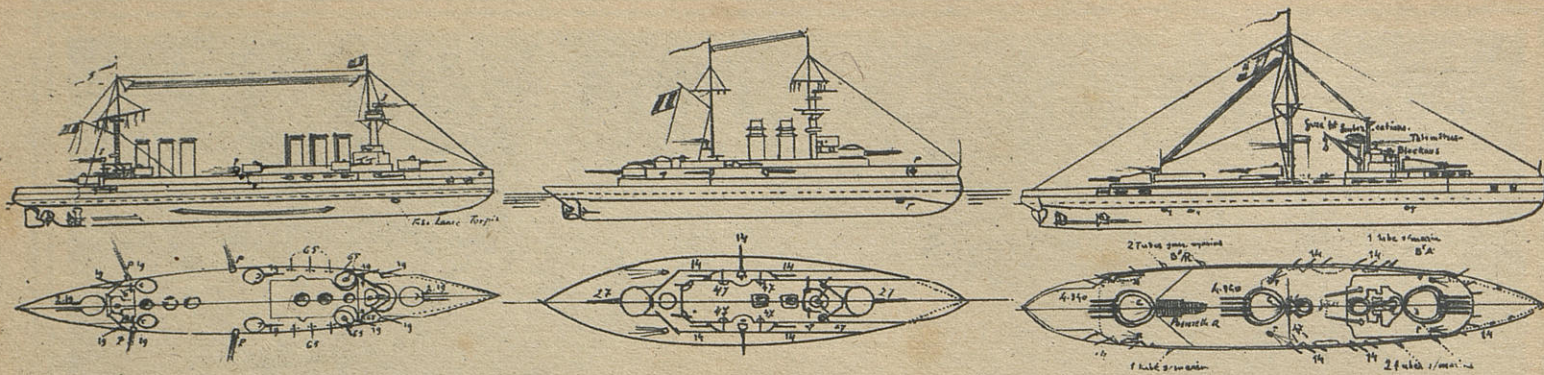
qu'ils ne l'obligent à disparaître dans les abris profonds où les nettoyeurs, les « bousilleurs », les cueilleront facilement. Avec une audace tranquille, les grenadiers que l'on voit ici se sont avancés à quelque quinze mètres des tranchées allemandes en avant de Maurepas : et les projectiles tombent comme la grêle sur les Boches. L'attaque à la baïonnette va se déclancher !...



**VISIONS DE GUERRE EN MACÉDOINE : LES PETITES
SALONICIENNES SOUS LE VIEUX PORTIQUE**

Cette terre de Macédoine, où les hasards de la guerre ont amené des soldats de toutes les races et de toutes les parties du monde, garde, malgré tant de civilisations qui s'y heurtent et s'y confrontent, son atmosphère et ses traditions millénaires. Sous le vieux portique en ruines, et dans la lumière

éclatante du soleil qui les dore et fait ciller leurs yeux, de petites juives aux costumes bigarrés bavardent. L'aînée conte sans doute aux plus jeunes quelque histoire qui charme leur âme enfantine. Et... l'on croit voir revivre quelque antique vision des âges lointains de la première conquête turque.



QUELQUES TYPES DE LA FLOTTE DE COMBAT FRANÇAISE

Croiseur cuirassé : WALDECK-ROUSSEAU (construit en 1910)

Caractéristiques : Déplacement : 14000 tonnes ; longueur : 159 mètres ; largeur : 21 m. 36 ; tirant d'eau : 8 m. 40 ; puissance : 37000 chevaux ; 3 machines alternatives ; vitesse : 24 nœuds. — Armement : 14 canons de 19 cent. ; 20 de 65 mm. 2 tubes lance-torpilles sous-marins. — A coûté environ : 30 millions 664 825 francs.

Cuirassé garde-côtes : HENRI IV (construit en 1899)

Caractéristiques : Déplacement : 9000 tonnes ; longueur : 108 mètres ; largeur : 22 mètres ; tirant d'eau : 7 m. 50 ; puissance : 11500 chevaux ; 3 machines alternatives ; vitesse : 17 nœuds 5. — Armement : 2 canons de 27 cent. ; 7 de 14 cent. ; 12 de 47 mm. ; 2 tubes sous-marins. — A coûté environ : 30 millions 500 000 francs.

Cuirassé d'escadre : FLANDRE (construit en 1914)

Caractéristiques : Déplacement : 25 230 tonnes ; longueur : 175 mètres ; largeur : 27 mètres ; tirant d'eau : 8 m. 80 ; puissance : 32 000 chevaux ; 2 machines alternatives latérales, 2 turbines centrales ; vitesse : 16 nœuds avec les 2 premières, 21 nœuds avec les quatre. — Armement : 12 canons de 34 cent. ; 24 de 14 cent. ; 4 de 47 mm. p. salut ; 6 tubes sous-marins en 2 groupes de 3 pour le tir en gerbe de torpilles de 450 mm. — A coûté environ : 75 700 000 francs.

NOTRE FLOTTE DE COMBAT (1)

Dans toutes les grandes marines, on a créé tout récemment un type de bâtiment qui réunit les caractéristiques des deux types « cuirassés d'escadre » et « croiseur cuirassé ».

C'est le « croiseur de bataille » ou « cuirassé rapide, d'un déplacement formidable, possédant une artillerie au moins égale à celle des plus puissants cuirassés, et pouvant marcher à une allure presque analogue à celle des petits bâtiments les plus rapides (27 à 28 nœuds) (1).

Cette vitesse leur tient lieu de protection, car leur cuirasse est de beaucoup moins épaisse que celle correspondant à leur artillerie.

b.) Croiseurs non cuirassés.

Portent les dénominations de « croiseurs protégés », de 1^{re}, 2^e ou 3^e classe, suivant leur tonnage.

Ce sont des bâtiments légers dont la valeur militaire est presque nulle sur le champ de bataille, mais très grande en temps de paix et pour la préparation au combat.

(Missions lointaines, stationnaires aux colonies, éclairage, recherche, services d'estafettes ou de grand'garde).

4^o Bâtiments torpilleurs. — Sous cette dénomination on réunit les différents types de bâtiments dont l'arme principale est la torpille.

Les anciens « torpilleurs », petits bâtiments de faible tonnage, ont partout cédé la place au type « contre-torpilleur » ou « destroyer », type créé au début pour protéger les bâtiments de ligne contre les torpilleurs ou sous-marins.

Ce sont des bâtiments d'un tonnage assez fort pour suivre l'armée navale en haute mer, très rapides, très manœuvrants, portant une artillerie légère leur permettant de lutter contre les similaires et des torpilles leur permettant de jouer le rôle de torpilleurs.

(1) La vitesse d'un navire s'exprime en « nœuds », c'est-à-dire en « milles à l'heure ». (Le mille marin, égal à la longueur d'une minute d'arc comptée sur l'Equateur, vaut 1 852 mètres).

On peut parfaitement se rendre compte de la grandeur d'une vitesse comptée en nœuds par le procédé suivant : La vitesse en mètres par seconde est égale environ à la moitié de la vitesse en nœuds. En effet :

1 mille vaut grosso modo, 1 800 mètres.
1 heure contient 60' x 60" soit 3 600
Donc : 1 mille vaut 1 800m, soit 1 m. à la seconde.
1 heure 3 600 secondes.

Par exemple, quand on dit qu'un navire « file » 20 nœuds, on voit de suite que cela représente environ 10 mètres à la seconde, soit 36 kilomètres à l'heure.

N. B. — Le mot « nœud » signifiant « 1 mille à l'heure » doit toujours s'employer seul. L'expression « à l'heure » n'a aucun sens.

Quant aux sous-marins, qui appartiennent à ce type, ce sont des torpilleurs auxquels la faculté de naviger sous l'eau permet d'attaquer de jour, alors que les autres sont surtout conçus en vue de l'attaque de nuit, et pour l'achèvement des bâtiments désemparés par la grosse artillerie.

Nous verrons dans une prochaine étude comment, dans ces différents types de navires de guerre, on a réparti les différents points correspondant aux qualités énumérées plus haut, et comment on est arrivé à la construction des unités constituant à l'heure actuelle notre flotte de combat.

LES DIFFÉRENTS TYPES DE NAVIRES DE GUERRE

Nous avons vu que, devant l'impossibilité où l'on était de réaliser sur un seul navire toutes les qualités que devrait remplir le bâtiment de combat idéal, on avait été amené à construire un certain nombre de types différents où l'une ou plusieurs de ces qualités était développée au détriment des autres.

Nous allons maintenant, passant à la pratique, voir comment on a résolu, dans l'état actuel de la question, le problème de la construction, dont nous avons posé les conditions.

Rappelons d'abord ce principe essentiel, à savoir que : « tout à bord d'un navire se chiffre par un volume et par un poids (2), et qu'un navire ne peut peser plus que le volume d'eau qu'il déplace. »

Le poids du navire, ou, comme on dit, son « développement », se divise en cinq termes :

- 1^{re} classe { A. Poids offensif.
- { B. — de construction ou de coque.
- { C. — de navigation.
- 2^e classe { D. Poids de défense.
- { E. — de propulsion.

On a alors l'identité :

$$P = A + B + C + D + E.$$

Poids total = off. + const. + nav. + déf. +

Cette formule s'appelle l'Equation du déplacement ; c'est la base de tout projet de navire de guerre.

En étudiant chaque terme, nous verrons comment elle permet, en partant d'une donnée militaire, l'armement par exemple, de déterminer les autres éléments et d'établir un projet.

A. Poids offensif. — Bien que nous ayons vu que tout ce qui est à bord d'un navire bien conçu ait son utilité en temps de guerre, il est bien évident que le poids offensif (canons) munitions, torpilles, appareils de lancement,

(2) On appelle « poids » ou « déplacement » d'un navire le poids du volume d'eau qu'il déplace. Sur l'eau de mer, le déplacement est : $P = V \times 1,026$ (v. volume du navire immergé. 1,026, densité de l'eau de mer).

es. le véritable point de départ de tout projet de navire. Or, par suite des nécessités de la construction, ce poids ne peut guère dépasser les 10 p. 100 du déplacement.

Ce poids étant une donnée première, il résulte de cette proportion :

1^o Qu'en le multipliant par 10, on a une valeur minima du déplacement ;

2^o Que seul un gros bâtiment peut être très armé.

Ce poids lui-même se décompose en deux termes :

- a) Poids de l'artillerie proprement dite.
- b) Poids des munitions.

A. Poids de construction. — (Coque du navire munie des accessoires nécessaires pour la navigabilité et l'habitabilité).

C'est un poids mort qu'il convient de réduire autant que possible. Il varie, avec la construction actuelle en acier, de 36 à 28 p. 100.

On peut dire, d'une façon générale, qu'il représente le tiers du déplacement.

Enseigne de vaisseau. MARIAK,

(A suivre.)

(1) Voir le commencement de cet article dans le numéro 91.

UNE SEMAINE DE GUERRE :

Du 11 au 18 Août.

VENDREDI 11 AOÛT. — Les troupes françaises reprennent la gare de Doiran aux Bulgares. — Les Italiens enlèvent le plateau de Doberdo.

SAMEDI 12. — Le bilan du butin des Russes du 4 au 11 août s'élève à 84 000 prisonniers. — Mort du marquis de Ségur, de l'Académie française.

DIMANCHE 13. — Les Français occupent le cimetière et l'église de Maurepas, dans la Somme. — Les Italiens enlèvent la hauteur de Deboli.

LUNDI 14. — Les Russes prennent Mariampol. — Les Allemands bombardent Reims et détruisent l'hôpital civil.

MARDI 15. — Les Russes occupent le col de Jablonika, dans les Carpathes.

MERCREDI 16. — Sur la Zlota-Gitia-Bystryckza, les Russes s'emparent de Solotwine et de Mariawa. — Les Français progressent autour de Maurepas et les Anglais autour de Guillemont.

JEUDI 17. — Le général Roussky remplace Kouropatkine au commandement de l'armée russe du front de Riga.

— A Salonique, les Français reprennent la position de la Tortue et le village de Dolzelli. — Le ministère danois est renversé sur la question de la vente des Antilles aux Etats-Unis.

VENDREDI 18. — Les Allemands sont définitivement chassés du village de Fleury.

J'ai vu...



LE CAPORAL

C'est Claude Goutaudier, et le Président de la République a tenu à épinglez lui-même sur la poitrine de ce brave la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Voici le compte rendu officiel de cet incroyable fait d'armes : " Audace et mépris absolu

AUX CENT PRISONNIERS

du danger, jetant la terreur dans les tranchées et abris ennemis. A fait avec un camarade une centaine de prisonniers dont deux officiers. Après les avoir conduits, est revenu prendre sa place. " Tout commentaire est superflu, et voici au milieu de ses prisonniers le caporal Claude Goutaudier, du ... bataillon alpin, chevalier de la Légion d'honneur.

LES GRANDS ENNEMIS NATIONAUX : ALCOOLISME, DÉPOPULATION, TUBERCULOSE...

Nous avons noté que, souvent, les lettres de nos « Jeunes Grognards » rejoignent intimement les opinions des maîtres actuels de notre journalisme et de notre littérature.

M. Paul Margueritte donnait dans l'Intransigeant, sous le titre les Trois Parques, un article le jour même où nous réunissions, pour qu'elles parussent dans J'ai Vu, les lettres de nos correspondants sur les mêmes sujets.

LES TROIS PARQUES

« Je crois que les pontifes et les poilus sont d'accord sur bien des points, » nous dit le sous-lieutenant M. N., élève de l'École normale supérieure (lettres)...

« ... Appelez-les pontifes ou gérontes ou embusqués ou tire-au-flanc, ceux de l'arrière, au fond, pensent comme nous ; et ce nous est une grande consolation dans notre peine, comme dirait mon bon maître A. F., qui, dès le début de la guerre, s'est donné tant de mal pour bien montrer aux foules qu'il n'y avait, décidément, plus rien à faire de lui... »

« Puisque vous me demandez, Aristarque, ce que nous désirons qu'il y ait de mieux et de meilleur après la guerre, voici :

« 1^o De beaux époux avec beaucoup d'enfants... Je ne m'occupais guère, jadis, que de philosophie ; j'ai été presque surpris quand le médecin-chef, l'autre soir, m'a affirmé que les fils d'amputés et de mutilés peuvent naître avec tous leurs membres et la libre possession de tous leurs sens. J'espère qu'on fera beaucoup de propagande afin que les jeunes filles de l'après-guerre n'en doutent pas et qu'elles soient, autant que par le temps qui court, disposées à n'épouser sous aucun prétexte des gens du modèle dit embusqué, c'est-à-dire forcément atteints d'une tare quelconque.

« 2^o J'aime bien, en temps de paix, une bonne bouteille durant un bon repas, et même, après le même bon repas, un bon petite verre d'une eau-de-vie loyale et nationale. Mais, pour Dieu ! qu'on supprime l'alcoolisme, qu'on le supprime irrémédiablement, même pour ceux qui ne sont pas destinés ou décidés à transformer en vice un plaisir, si je dois voir souvent des spectacles comme celui que mon mauvais génie me valut lors de ma dernière permission... »

Résumons le spectacle : une malheureuse femme éperdument ivre dans un des quartiers les plus fréquentés de Paris... et des agents « emportaient la femme avec beaucoup de douceur » ; et trois enfants sanglotaient derrière les agents et elle...

« ... On ne sait pas si le père était aux tranchées. Mais, vraiment, ce sont là, ajoute le lieutenant M. N., des spectacles bien peu réconfortants à contempler quand on vient à Paris pour se guérir l'âme et les sens des horizons devant lesquels le devoir nous tient à poste fixe... »

« ... J'ai bu néanmoins, le même soir, une fameuse bouteille de... café de... Seulement, voilà, il y a la manière !... Vive le bon vin ! A bas l'alcoolisme, les bouilleurs de cru, etc... »

Ce ne sont pas la fantaisie ni l'ironie

(1) Voir le commencement de cette enquête dans le numéro 79.

qui manquent dans le message du sous-lieutenant M. N... S'il ne signale pas l'autre fléau dénoncé par M. Paul Margueritte : tuberculose, c'est probablement qu'il est des « Normale-lettres »... Mais, si littéraire qu'il soit, il ne peut douter de la formule suivante : « Alcoolisme + génération + ivrognerie = tuberculose... et le reste ! »



M. Ch. P., artilleur, secteur 132, est dogmatique et péremptoire.

« ... On nous avait promis la suppression de l'alcool à l'intérieur, comme dans la zone des armées. J'estime que si cette promesse n'a été qu'une promesse de gascon par le temps qui court, c'est que la France est pourrie d'alcoolisme pour de longs jours encore... »

Effectivement, on ne peut pas dire que M. Ch. P... ait tout à fait tort. Cette lettre d'un chef tendrait à nous le prouver :

« ... Supprimer ceci ? ou cela ?... Il fallait tout supprimer, pour les civils comme pour les soldats... On l'a bien fait en Russie !... L'autre jour, la femme d'un cabaretier de... (tout près du front) est venue me trouver, affolée, en me racontant qu'un soldat menaçait de tout démolir chez elle si on ne lui servait pas « la même chose qu'au civil d'en face ». Je n'excuse pas le soldat, mais je le comprends. J'ai fait fermer le bouchon... »

De M. Jean L., sergent, secteur 17.

« ... Je n'oserais pas, quelle que soit mon humilité, dire que j'étais alcoolique ; je buvais, voilà tout !... Un apéritif avant chaque repas, du vin, le café et la goutte... Je n'en serais pas mort plus tôt, peut-être, mais c'est étonnant comme je me passe de cela depuis quelque huit mois que les bistros ou cafés ne sont plus à portée de ma main... »

Retenons cette phrase :

« ... Au bout de deux ou trois jours, l'eau et le jus suffisent, et on se sent rajeuni de dix ans, si dure que soit la besogne... Je suis bien tranquille ; je peux reprendre, à Paris, mon métier, si je m'en sors ; je n'accepterai plus aucune tournée, je n'en offrirai aucune... »

Nous avons demandé, par retour du courrier, au sergent Jean L... ce qu'il pensait du vin ; il a bien voulu nous répondre, — nous citons textuellement :

« ... Pour ce qui est du pinard, il ne faut pas en dire du mal. Cela soutient le combattant et redonne au civil le courage de tenir... Je m'en passe plus souvent qu'à mon tour, mais je vous f... mon billet que j'y crache pas dessus quand on m'en offre, surtout par cette chaleur... »

Aucune conclusion ne s'impose à la suite de ces diverses missives. Mais je crois que tout bon Français doit d'ores et déjà faire la différence entre l'alcool et les boissons empoisonnées — d'une part, — et le bon vin d'autre part...

« Tous à l'œuvre de vie contre l'alcoolisme ! »

dit M. Paul Margueritte à la fin de l'article que nous signalions plus haut.

Les poilus seront certainement de notre avis si nous concluons, d'après les réponses de certains d'entre eux, qu'il y a un abîme entre le bon et jovial pinard de France et une quantité innombrable de poisons fétides, coûteux et nocifs dont un seul a été interdit.

LE CAS DES FAMILLES NOMBREUSES

Mais nous voici au seuil d'un problème plus grave encore, si possible :

« Monsieur,

« Avant la guerre, j'étais peintre décorateur chez..., rue Saint-Sulpice. Je me suis marié ; j'ai trois enfants. A la suite de la naissance de la petite dernière, qui avait trois mois lors de la déclaration de guerre, ma femme est restée souffrante. Je gagnais bien ma vie. Même, pour essayer de remettre ma femme sur pied, j'avais loué à... (un petit trou pas cher), une villa pour la saison et pour un mois. La guerre là-dessus ! Les économies ont filé vite... »

« Je vais être père pour la quatrième fois. Ce sont de beaux enfants et qui, je l'espère, seront aussi patriotes et vaillants Français que leur papa... Le malheur, c'est que le papa se fait en ce moment un mauvais sang de tous les diables ; on vivait bien et heureusement ; maintenant, je ne suis plus là, ce qui fait de la tristesse. Et on n'a plus que l'allocation pour vivre, ce qui fait de la misère... »

Cette lettre touche à beaucoup de questions que nous avons effleurées déjà. Mais, comme bien d'autres que nous publierons, elle nous dénonce surtout un grief presque unanime : il n'y a pas d'avantages pour les nombreuses familles, en France.

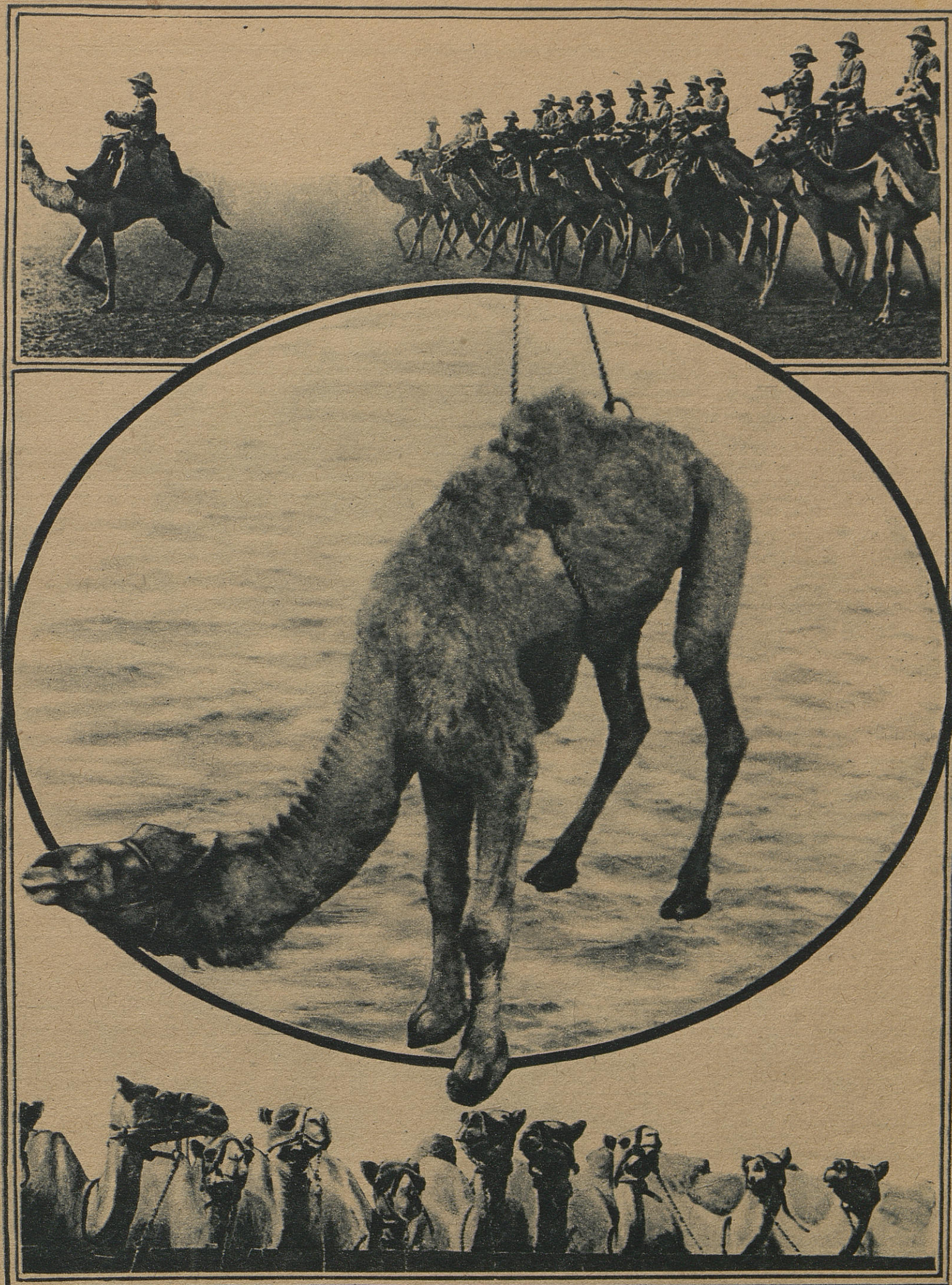
« Faites des enfants ! dit énergiquement le caporal François G... Pourquoi ? pour les faire crever de faim ?... J'en ai quatre, et j'ai trente-deux ans ! L'allocation ne durera pas après la guerre et je ne suis pas sûr de retrouver ma place si j'en sors ma peau... On fiche des primes aux éleveurs de bestiaux ou à des inventeurs de nouvelles variétés de roses. Qu'on assure seulement aux familles tant par mioche, ou qu'on les dégrève de tant par mioche : l'agriculture ne manquera plus de bras et nous n'aurons même pas besoin d'alliés au cas où les Boches ou d'autres nous chercheraient de nouveau querelle... »

(A suivre.)

ARISTARQUE.

PETITE CORRESPONDANCE

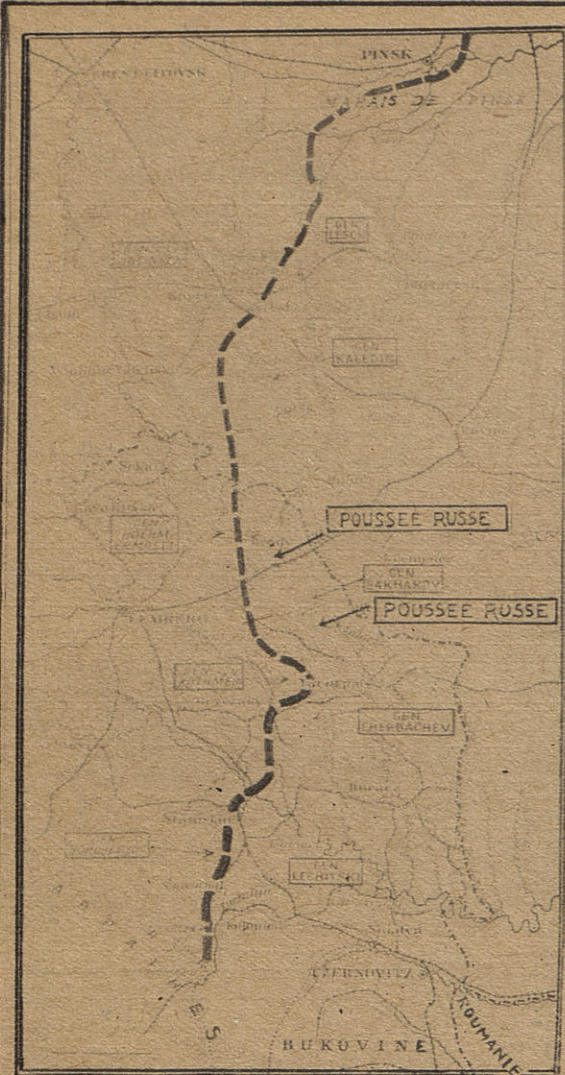
Les sujets abordés par nos correspondants, et nous ne saurions trop leur en avoir de reconnaissance, ont dépassé le cadre que notre revue peut leur offrir. Qu'il se rassurent néanmoins ; ainsi que nous l'avons dit déjà, aucun avis ne sera égaré. Notre enquête complétée, augmentée de toutes les lettres qu'il ne nous aura pas été possible de reproduire, ici, sera sous peu publiée en volume, avec une préface d'un de nos hommes politiques les plus éminents, et des articles signés par divers maîtres de la pensée contemporaine qui, en dehors de leurs mérites intellectuels et littéraires, en ont un plus grand encore en ce temps-ci ; celui d'être tellement de l'avis de nos Jeunes Grognards !... A.



A PROPOS DE LA BATAILLE DE SUEZ. — LA CAVALERIE DU DÉSERT

Le cheval du désert, c'est le chameau. Incroyablement robustes, se nourrissant de peu, les chameaux ont rendu sur la frontière Ouest, dans le Soudan, et dans la récente bataille, le long du Canal, des services inestimables. Les hommes les conduisent comme des chevaux, avec la selle et l'étrier. Les

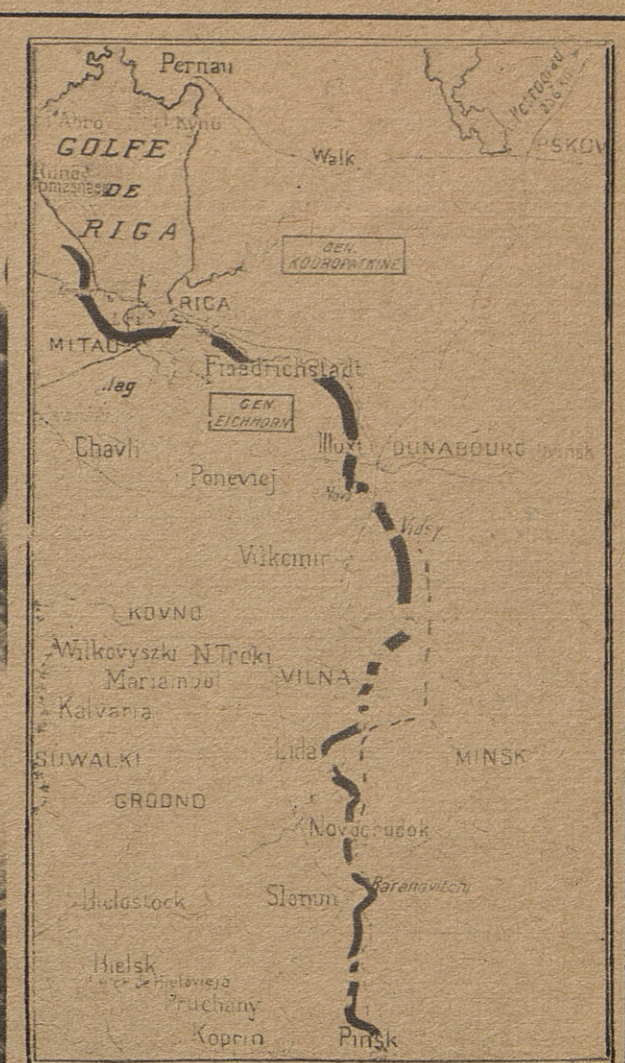
officiers n'emploient pas d'étrier, mais se tiennent comme s'ils conduisaient en voiture. Sur cette page, en haut, le corps des cavaliers à chameaux qui prit part à la bataille de Suez ; au centre, l'embarquement d'un chameau à bord d'un transport ; en bas, un train de chameaux partant du Caire sur le front.



Poussée russe de Czernowitz à Pinsk.



La cavalerie russe charge l'armée de Bothmer



Front russe de Pinsk à Riga.



LE PRODIGIEUX EFFORT DES RUSSES : LEUR AVANCE SUR LE FRONT OCCIDENTAL

Sans doute ce sont nos héros de Verdun et de la Somme qui, en accrochant une bonne partie des forces allemandes, ont permis à nos alliés de développer leurs succès. Mais la valeur des troupes

rusSES elles-mêmes et de leur chef, Broussiloff, est hors de pair. Ils ont, au dire des Allemands eux-mêmes, manœuvré avec une habileté consommée, un style et une envergure qui

rappellent les grandes opérations napoléoniennes. Les deux cartes que nous donnons ci-dessus marquent l'avance de nos alliés en indiquant aussi quels sont les chefs des forces en présence. A

gauche de la ligne du front : tous les vaincus ; à droite : les vainqueurs dont l'histoire retiendra les noms glorieux : Letchisky, Tcherbatchef, Sakharoff, Kaledine, Lesch, Kouropatkine et Broussiloff.

LA VIE D'ENTONNOIR

Dans le fracas immense, toute notion de vie normale disparaissait. Il y avait des explosions et des explosions, et puis des sursauts effroyables du sol, comme un bouillonnement de terre et de rochers. Ça faisait des creux et des bosses dans un ordre interchangeable, au hasard de la chute des projectiles. Et il en tombait, des obus, sur cette aire battue par les deux artilleries ennemies !

Lecadiou et Louviot se trouvaient isolés du monde, dans cet enfer chaotique. Le petit bout de tranchée où tous deux, séparés de leurs camarades, étaient restés à l'abri pendant quelques heures, venait d'être bouleversé subitement. Les poilus avaient nagé parmi les décombres pour se rejoindre sur le petit tertre élevé par miracle à l'endroit où, cinq minutes auparavant, il y avait une excavation. Lecadiou et Louviot avaient fait ensemble : « Ben, mon vieux ! » sans qu'ils pussent d'ailleurs s'entendre l'un l'autre.

Ils se voyaient sans armes, leurs fusils et leurs baïonnettes, dans le naufrage, s'en étant allés à la débandade. Mais leurs moustaches avaient résisté, de bonnes grosses moustaches abondamment garnies, grâce à de récents envois familiaux : chez le bourgeois Lecadiou, de fines conserves de marque, et, chez le paysan Louviot, de solides cochonnailles normandes. Avec cela, des boules de son.

Qu'importaient, toutefois, ces nourritures ? Leurs détenteurs n'y pensaient pas. Ils ne pensaient pas. Ils se tenaient là, dans un calme parfait, n'affichant aucune prétention, désormais, à l'existence, et attendant, sans nervosité comme sans crainte, le moment où ils seraient, en tout petits morceaux, dispersés dans les airs, à l'exemple des choses indéfinissables que, sans cesse, autour d'eux des éclatements mettaient en poussière avec un bruit ridiculement exagéré.

— Ben, mon vieux ! répétaient de temps à autre les deux soldats, le paysan et le bourgeois, par un instinct qui les poussait quand même à affirmer leur mission « d'être homme et de parler ».

Soudain, dans l'énorme tapage se produisit un tapage plus énorme encore. Et un entonnoir apparut, profond de plusieurs mètres, avec des parois bien lisses. Du beau travail de grosse marmite. Le trou s'était à peine creusé que Lecadiou et Louviot avaient déjà glissé jusqu'au fond.

Ils se regardèrent avec contentement. Une toute petite chance d'échapper à la destruction totale venait de leur apparaître, en vertu de ce raisonnement à la fois absurde et plausible qu'à l'endroit précis où un obus est tombé ne tombera pas un second obus. Cet entonnoir, c'était un logis qui pouvait fort bien rester intact jusqu'à la fin du « duel d'artillerie ». Il avait une atmosphère à lui, donnait l'impression du confortable, après ce qu'on avait vu ; et le tumulte le dominait sans l'envaloir, de telle sorte que la conversation redevenait sinon aisée, du moins possible.

Louviot dit :

— On a tout d'même de la chance qu'il n'pleut pas !

Et Lecadiou, acquiesçant, ajouta :

— Nous aurions tort de nous plaindre...

Assis dans la terre meuble, ils étaient vraiment très bien. La précarité de leur situation ne les frappait pas le moins du monde, car, dans la guerre moderne, un petit instant de

répit apporte au combattant la certitude qu'il est hors de danger : c'est ce qu'on peut appeler une grâce d'état. Lecadiou et Louviot firent donc ce que font tous les « bonhommes » dans leur cas : ils fumèrent une pipe.

Mais il est dit qu'on ne peut jamais être absolument tranquille. Les pipes n'avaient pas fini de développer leurs volutes que deux choses d'un gris sale roulaient au fond de l'entonnoir, bousculant les fumeurs. Ceux-ci exhalèrent leur colère en jurant — d'ailleurs sans intention blasphématoire — le nom du Seigneur. Et il se trouva que soudain les deux choses d'un gris sale étaient deux Boches, vite à genoux et criant : « Kamerad ! » Eux aussi avaient perdu leurs armes dans la zone marmite ; ils étaient loin, pour le moment, d'entretenir des idées de combat.

— C'est pas ordinaire, fit le moins ahuri avec le plus pur accent de Belleville — car, naturellement, sur les deux Germains, il y en avait un qui avait passé vingt ans de sa vie à Paris, — v'là qu'y a déjà des locataires dans la tôle !

Les Français, de leurs poings crispés, voulaient marquer ces deux faces de brutes. Ils sentirent fondre leur colère à voir l'humilité des survenants, dont la cohabitation fut, de ce fait, acceptée.

Et voilà comment, en dehors de toutes les lois existantes, se créa d'emblée une petite société indépendante de la grande, dans l'entonnoir isolé du reste du monde : une société composée mi-partie d'hommes libres, mi-partie d'êtres accoutumés à la servilité. Ça ne marcha pas mal. Les hommes libres étaient pourvus de vivres en abondance, et il y avait du pinard dans leurs bidons ; les autres n'avaient que leur estomac pour digérer et leur bouche pour happer la nourriture. On s'arrangea, et le partage se fit, satisfaisant les uns et les autres : les uns, parce que leur nature généreuse prenait plaisir à donner ; les autres, parce que leur nature cupide prenait plaisir à accepter.

Tout de même, Lecadiou tint à manifester qu'il n'était pas dupe.

— Sacrés Boches ! dit-il. Vous n'êtes pas là depuis une heure que déjà vous vivez sur l'habitant !

— C'est bien ce qui prouve que notre kaiser n'avait pas voulu la guerre, répondit le Prussien de Belleville. Par l'infiltration pacifique, nous vous aurions eus dans dix ans sans user tant de marmites !...

— Dommage, interrompit Louviot, parce qu'avec vos marmites, il n'y aura rien de fait pour ce qui est de nous flanquer la pile.

Cependant, les marmites en question semblaient éclater, dans les environs, avec moins de fréquence. Nos isolés remarquèrent ce ralentissement. Peu à peu, le vacarme s'apaisa ; avant la nuit, il redevenait normal, le petit vacarme ordinaire des arrosages quotidiens. L'avance des troupes allait être bientôt possible sur le terrain retourné. Oui, mais de quelles troupes ? Étaient-ce les Français ou les Allemands qui, en termes de métier, allaient faire la relève ?

La société provisoire fondée dans l'entonnoir voyait sa durée très limitée, et le

modus vivendi des rescapés n'avait plus de raison d'être.

— C'est pas tout ça ! s'écria Louviot d'un ton péremptoire. Faut vous souvenir, les Boches, que vous êtes nos prisonniers.

— Ça dépend de la relève, dit le *speaker* du parti ennemi. Si c'est les vôtres qui viennent, vous nous emmènerez ; mais si c'est les nôtres, c'est Fritz et moi qu'on vous aura faits.

— Jamais de la vie ! éclata Lecadiou déjà en garde.

Mais Louviot lui fit observer qu'un pugilat était inutile, vu que la relève trancherait la question.

On se résigna donc à attendre.

— Savoir qui c'est qui va venir !... faisait, de temps à autre, le Boche beau-parleur avec anxiété.

— Ta bouche, à la fin ! lui intima Lecadiou à un moment donné. D'ailleurs, je vais bien savoir. Je grimpe là-haut pour chercher le moyen de se débiter pendant que la nuit tombe.

Et il atteignit la lèvre (comme disent les communiqués) de l'entonnoir. Il eut un cri :

— Les voilà ! Les voilà !

— Qui ? dit l'Allemand...

— Les nôtres, les Français ! triompha l'observateur. Allons, faites vos paquets, les kamerads ! On va vous emballer.

Pris de frénésie, les deux kamerads se mirent à danser un pas qui tenait à la fois de leur valse nationale, de la gigue anglaise et du cancan montmartrois.

— Ils sont piqués ! observa Louviot. On leur annonce qu'ils sont pris, et les v'là qui dansent !

— Justement, mon vieux, dit le Prussien de Belleville en envoyant au poilu une joyeuse bourrade. On danse, on gambille, on en sue une, parce que c'est pas les Boches qui font la relève !

Et, soudain plus sérieux, il conclut d'un ton pénétré, en désignant son copain :

— Cette gourde de Fritz, qui commençait déjà à douter de la parole de notre kaiser ! v'là qu'on la reprend, tout de même, la marche sur Paris !...

LÉON ABRIC.

LA PLUS RICHE ET LA PLUS COMPLÈTE DOCUMENTATION SUR LA GUERRE

Pour paraître prochainement :
Collection de *J'ai vu*...

2^{me} Année de Guerre

(Du 1^{er} Août 1915 au 1^{er} Août 1916)

Beau volume relié percaline, 832 pages, plus de 2 200 illustrations imprimées en roto-taille-douce

Prix : 15 francs (Franco pour la France ; Colonies françaises, étranger le port en sus)

Déjà en Vente :

UN AN DE GUERRE (Du 1^{er} Août 1914 au 1^{er} Août 1915)

12 francs

Adresser les commandes accompagnées de leur montant en un mandat-poste à :

ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
30, Rue de Provence — PARIS



C'EST L'ÉTÉ... ET C'EST LA GUERRE

Ce pittoresque document a été pris, il y a quelques jours, en gare de M... Un train bondé de soldats d'Afrique y stoppa pour quelques minutes. A la seconde même de l'arrêt, de toutes les portières, quarts et bidons en mains, surgirent des centaines et des centaines de grands diables noirs qui se précipi-

tèrent, en hurlant de joie, sur la prise d'eau de la machine dont l'énorme jet les fascinait. Sans souci des éclaboussures (ils en ont vu bien d'autres!), de la brutalité de la douche qui balayait quarts et bidons, trempés comme des soupes et éclatant de rire, ils burent longuement l'eau fraîche mêlée d'écume.

J'ai vu...



PENDANT LA BATAILLE DE LA SOMME. — EN PLEIN COMBAT

Peu de documents d'action, parmi ceux publiés jusqu'ici, sont aussi directs. *En haut*, c'est aux environs du bois Delville qu'un soldat anglais prit cet instantané de deux Boches, blottis dans un trou et sommés de se rendre. (*En remarque, le*

document non agrandi.) — *Au centre*, une attaque de nos troupes au sud-est de Biaches. Les hommes de la vague d'assaut progressent en rampant. — *En bas*, près de Maurepas, les soldats de l'attaque organisent des éléments de terrain pris à l'ennemi.

J'ai vu...



LA JOIE DE LA MER

Il semble que le rude baiser de la mer donne au corps comme à l'âme une joie forte et saine. C'est une sorte de retour à l'état de nature. L'eau brise délicieusement les membres et tout le jour, après le bain, c'est la paresse heureuse au grand soleil qui vous brûle et fait circuler dans les veines

un sang plus jeune et plus pur. Cette année, parmi les promeneuses élégantes qui vont lancer à Deauville ou sur les plages mondaines les dernières nouveautés de la mode, nombre de convalescents et de blessés viennent demander à la "grande bleue" des forces pour la campagne d'hiver et ses rudes travaux.

CARNET D'UN PRISONNIER⁽¹⁾ (Suite et fin)

[Nous nous excusons auprès de nos lecteurs d'avoir tant tardé à leur donner cette dernière partie du "Carnet d'un prisonnier". Des motifs tout particuliers et des ordres que nous ne pouvions enfreindre nous avaient contraints à en différer jusqu'à ce jour la publication.]

UN TRAIT CARACTÉRISTIQUE DE LA BONNE FOI ALLEMANDE

A la désinfection, un prisonnier, au lieu de plonger ses souliers dans le baquet de crécyll en les tenant à la main, les avait gardés aux pieds et les avait trempés sans se déchausser... Crime affreux! Un Allemand, le seul qui se trouvait alors à cet endroit, court sur lui tout furieux en vociférant des injures et de sa baguette lui cingle les fesses. Le Français, qui parlait correctement l'allemand, lui dit en se retournant : « Brute, je ne suis pas un animal, je suis un homme comme vous : vous n'avez pas le droit de me battre. » L'Allemand, rendu plus furieux encore, le prend par les épaules, le secoue brutalement et manque de le faire tomber en lui disant : « Ote tes souliers, sale p..., ôte-les ou je te casse ta sale g... » et autres injures. Le Français appelle ses camarades (seuls témoins, pas de Boches ni de Russes), et un de ses amis parlant aussi l'allemand d'une façon parfaite, puis il dit au Boche : « Vous m'avez insulté, je suis prisonnier mais homme comme vous. Si vous voulez vous battre d'homme à homme, je suis à votre disposition ; vous n'êtes qu'une brute si vous croyez vous faire estimer avec vos grossièretés. — Ta g..., sale c..., répond l'Allemand, je ne suis pas un homme ; moi, je suis un sous-officier, je vais frapper ta sale g... pour t'apprendre la discipline, chien de Français. — Tapez donc, si vous êtes un lâche, » répondit le Français, le regardant dans les yeux, les poings prêts et dans une attitude de défi. L'autre esquiva le geste, mais dans la violence du mouvement son binocle tomba à terre.

Rouge de colère, il sortit et revint aussitôt avec un Français employé à la désinfection à qui il demanda le nom et la compagnie de l'homme qu'il avait injurié ; puis, à ce dernier : « Vous serez puni, je vais de ce pas chez le colonel. »

La désinfection terminée, le soldat, pour prévenir la plainte du sous-officier, en déposa une lui-même contre le Boche au général commandant le camp.

Appelé le lendemain par le capitaine, il lui explique ce qui s'est passé. « Vous a-t-il vraiment frappé? — Certainement. — Avez-vous des témoins? — Toute la compagnie. — Allez me chercher les témoins. » Quatre sous-officiers, choisis comme témoins, déposent et le capitaine se retire très ennuyé. Le lendemain, le Français est appelé au mess des officiers. Le capitaine lui demande des nouvelles de sa santé, cause amicalement avec lui, puis abordant, le motif de l'entretien : « Le sous-officier qui hier s'est montré brutal envers vous, dit-il, était énervé ; il regrette son acte, il est âgé ; si la plainte arrive au général, il sera cassé et envoyé au feu. Il vaudrait mieux être généreux. Retirez votre plainte et tout sera dit. » Le Français, avec cette générosité caractéristique de tous ceux de notre race, accepte, déclare n'avoir porté sa plainte que pour prévenir celle du sous-officier et se retire après avoir reçu les remerciements du

(1) Voir le commencement de cet article dans le n° 76.

capitaine qui lui dit en le congédiant : « Surtout, si vous désirez quelque chose, venez me trouver. »

Le jour même on lui fit signer un procès-verbal de désistement.

Le lendemain le capitaine le fait appeler de nouveau : « Mon ami, lui dit-il, vous serez puni pour avoir manqué de respect à un sous-officier. Pour cette fois vous n'aurez pas de prison, mais vous serez consigné à la compagnie jusqu'à nouvel ordre. »

— Mais, mon capitaine, je n'ai pas manqué de respect au sous-officier, mes témoins vous l'ont déclaré.

— Peut-être, mais lui a ses témoins aussi.

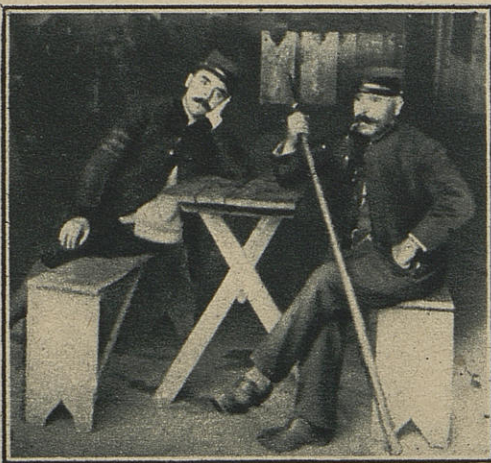
— Comment, il était seul!

— Il faut croire que non, puisqu'il a cinq témoignages.

— Moi, mon capitaine, j'ai toute la compagnie.

— Je n'en ai entendu que quatre de vos témoins.

— C'est vous qui avez fixé ce nombre



LA MÉLANCOLIE DU PRISONNIER

Ne semble-t-il pas que tout le "mal du pays" se lit dans les yeux tristes du soldat prisonnier accoudé à la table?

et je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas manqué de respect.

— Assez, vous ne pouvez pas avoir de parole d'honneur, puisque vous êtes prisonnier. » Et il tourna le dos. La consigne dura quinze jours.

LES PETITES ÉCONOMIES D'UN GÉNÉRAL COMMANDANT DE CAMP. UN PEU D'HUMOUR POUR TERMINER.

Le général commandant le camp des prisonniers s'appelait Herr von Kœmmerling; il habitait à Villa Beths, propriété de son beau-frère, capitaine d'administration du camp. Dans cette immense propriété, il faisait tout cultiver par les prisonniers ; avec les aliments qu'il prélevait sur notre maigre pitance, il élevait des porcs, des poules qu'il vendait. Pour augmenter encore ses revenus, il fit recruter dans le camp tous les artistes peintres, les fit venir chez lui, et les fit travailler à des reproductions ou composer, à leur idée, des travaux qu'il ne payait pas et qu'il revendait un bon prix. Les artistes le savaient, mais ils le laissaient faire, car ils n'étaient pas maltraités à Villa Beths. Par économie encore, Son Excellence faisait laver le linge de corps intime de sa femme et de sa fille, au camp

des prisonniers français. Tout ceci, quelque extraordinaire que la chose paraisse, je le certifie rigoureusement exact. J'ai des témoins qui peuvent l'affirmer comme ils certifieront aussi l'authenticité de la petite anecdote humoristique que voici et sur laquelle je veux terminer ce carnet. Le général ayant fiancé sa fille à un officier en convalescence, donna un dîner auquel furent conviés tous les officiers du camp. Il fit faire le repas par un cuisinier français dans une cuisine du camp, et exclusivement avec des mets prélevés sur l'ordinaire des prisonniers. Voici dans toute sa splendeur ce menu que je tiens, avec tous les détails de l'affaire, du cuisinier lui-même :

Potages : Parmentier au croûton.
Soupe Bataille (Netzlé soupe).
Bouillon de saucisses.
Saucisse de sang (Blutwurst).
Saucisse de foie (Lederwurst).
Saucisse de viande (Methwurst).
Palette cuite.
Choucroute garnie.
Pommes sautées.
Pommes purée.
Pommes robe de chambre.
Purée de pois.
Pommes nature.
Choux rouges à l'Anglaise.
Tarte aux pommes à l'Allemande.

Le tout, sauf les potages, était artistiquement arrangé sur un seul et même plateau qu'on se repassait plusieurs fois. C'était plutôt maigre pour des fiançailles! Or, ce même jour, 24 novembre, pour fêter non pas les fiançailles de la fille de leur commandant de camp — on pourrait aisément s'y tromper! — mais le départ de l'un d'entre eux, quatre Français prisonniers au camp s'offrirent aussi, je ne sais par quel prodige d'ingéniosité, un petit dîner. Dans une petite chambre auprès d'un bon feu, ils se mirent à table en même temps presque que les invités de Son Excellence, et, captifs en pays ennemi, voici quel fut leur menu :

Potage : Pâte d'Italie.
Rillettes.
Sardines.
Pâtés de foie gras.
Harengs marinés.
Bœuf Bourguignon.
Haricots verts.
Rosbif sauce mayonnaise.
Crème au chocolat caramel.
Prunes à l'eau-de-vie.
Desserts variés.
Café.

Chaque invité eut en outre sa demi-bouteille de vin, ses trois bouteilles de bière et un quart de cognac. Ils se séparèrent fort gais, à minuit, après avoir invité une sentinelle qui grelottait dehors à boire au triomphe final de nos armes....

Et je ne trouve rien de plus réconfortant et de meilleur augure que de voir des prisonniers mangeant, dans un camp de concentration, un repas vraiment français, plus fin et plus copieux que celui du général commandant le camp, pourtant en son pays, homme libre et honoré.

L'auteur du "Carnet d'un prisonnier"

HENRY SIMART.

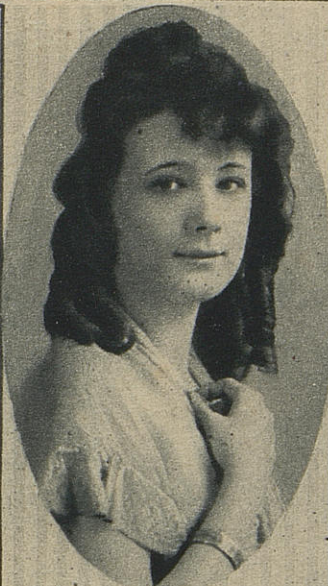
EN MARGE DE LA GUERRE



L'aviateur Chainat, qui vient d'abattre son huitième appareil.



Un des héros d'Herbécourt : le tirailleur noir F..., décoré.



Miss Lawrence, qui fit la plus grosse recette au " bazar des Alliés "



Un des héros de Fleury : L..., décoré de la croix de guerre.



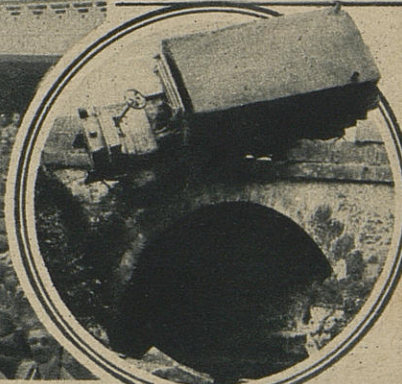
Pottecher fait paraître un livre vibrant: "Les Chants de la Tourmente"



L'abbé Loutil (Pierre l'Ermitte) promène ses blessés à Fontainebleau.



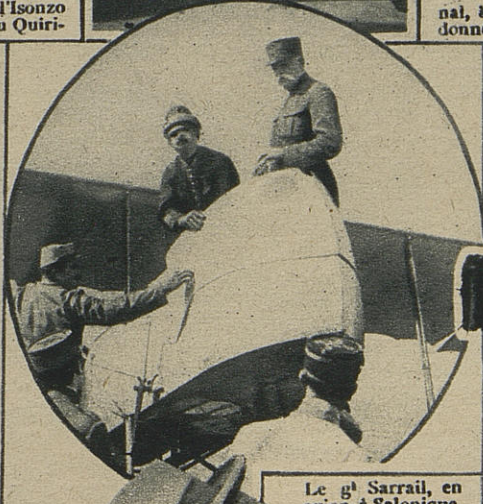
Des blessés italiens de l'Isonzo assistent au théâtre du Quirinal, à Rome, à un spectacle donné en leur honneur.



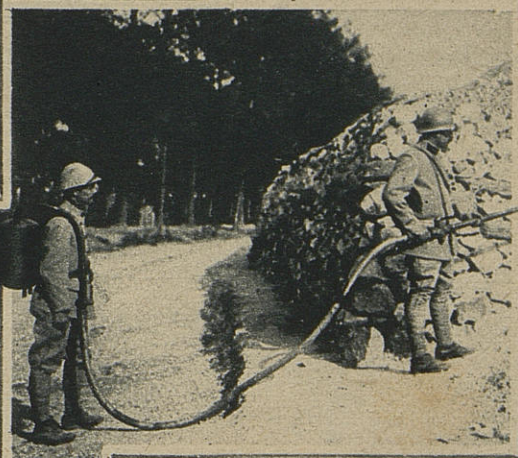
Une auto miraculeusement arrêtée sur le parapet d'un pont sur la Somme.



Le 14 juillet, en Alsace : des jeunes filles offrent des fleurs au général Brulard.



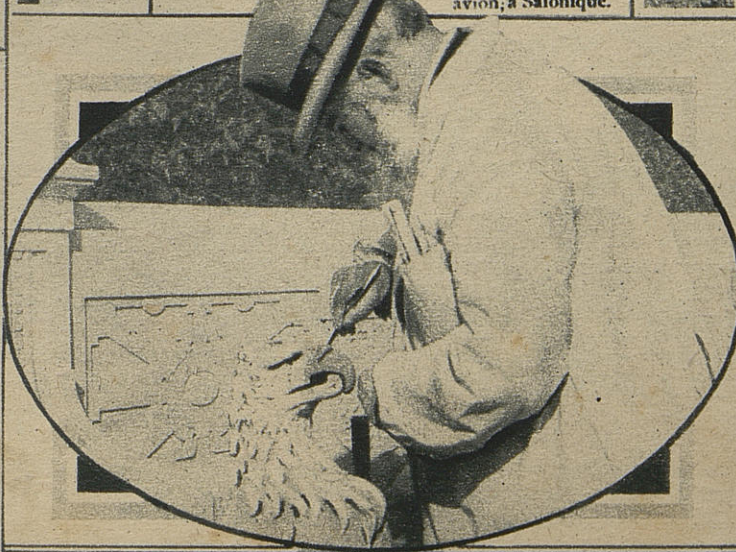
Le g^l Sarrail, en avion, à Salonique.



Un flammeverfer pris par nos soldats à l'assaut de Biaches, dans la Somme.



Le marquis de Ségur, de l'Académie française, vient de mourir.



Un nouveau métier en Allemagne: "raccommodeur d'aigles"; ce sont les aigles symboliques de l'empereur, abimés à Berlin dans les récentes émeutes populaires.



Un maître écrivain: H.-P. Roché, publie "Trois Semaines à la Conciergerie".

J'ai vu...



UN AUMONIER DIVISIONNAIRE, L'ABBÉ L..., TRANSPORTE SOUS LE FEU UN BLESSÉ HORS DU CHAMP DE BATAILLE, AUPRÈS D'HERBÉCOURT

Quand l'histoire de la grande guerre pourra être écrite, un des plus beaux chapitres sera sans conteste consacré à l'héroïsme des prêtres soldats. Servant soit dans les rangs, soit comme aumôniers divisionnaires, ils ont vraiment ajouté à la gloire de la France. Voici, évoqué par un de nos collaborateurs, d'après

les croquis d'un témoin de la scène, un aumônier de division, l'abbé L..., qui, sur le front de la Somme, près d'Herbécourt, ramène sous le feu de l'ennemi un blessé tombé épuisé par la perte de son sang, sur la route tandis qu'il essayait de gagner par ses propres moyens le poste de secours.